

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	- (1989)
<b>Heft:</b>	4
<b>Artikel:</b>	Marcel Proust übersetzen
<b>Autor:</b>	Scheffel, Helmut
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870678">https://doi.org/10.5169/seals-870678</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MARCEL PROUST ÜBERSETZEN

Le texte de Marcel Proust «Projet de préface à Contre Sainte-Beuve», appelé ainsi par son premier éditeur Bernard de Fallois en 1954, n'a jamais été traduit en allemand. Le fait qu'il ne s'agit pas d'une version définitive pose des problèmes particuliers au traducteur. Il faut qu'il garde le caractère de projet avec ses quelques insuffisances, tout en tenant compte de la forme que l'auteur a donnée à sa pensée dans «A la Recherche du temps perdu». Les réflexions du traducteur concernent en particulier quelques notions dont l'auteur s'est servi d'une façon encore un peu tâtonnante.

Der im Zentrum dieser Überlegungen zu einigen Übersetzungsproblemen stehende Text von Marcel Proust ist gewiss ein Sonderfall für die übersetzerische Tätigkeit, denn es handelt sich dabei um einen ersten Entwurf des Autors. Aus Prousts Korrespondenz wissen wir, dass er seit 1905 einen Aufsatz über Sainte-Beuve plante, um zu zeigen, wie wenig dieser einflussreichste Kritiker seiner Zeit vom Wesen der Literatur verstanden hatte und warum deshalb seine Urteile über Zeitgenossen so häufig falsch waren. Gleichzeitig wollte Proust dabei die Grundgedanken seiner eigenen Ästhetik darlegen. Aus dem Projekt wurde in Prousts Vorstellung schliesslich ein umfangreiches Buch, ein Roman mit dem Titel «Sainte-Beuve». Dazu schrieb er 1908 und 1909 zahlreiche teils essayistische, teils erzählerische Passagen, aus denen jedoch allmählich die ersten Teile von «A la recherche du temps perdu» wurden.

Erst 1954 hat Bernard de Fallois aus Prousts Manuskriptheften die sich auf Sainte-Beuve beziehenden Abschnitte in einem Band zusammengefasst und unter dem Titel «Contre Sainte-Beuve» veröffentlicht<sup>1</sup>. Nach dieser Ausgabe habe ich 1962 das Buch übersetzt<sup>2</sup>. Dabei wurden in Übereinstimmung mit dem

Verlagslektorat einige erzählerische Partien, die der Herausgeber dem Komplex zugeordnet hatte, weggelassen, weil sie ihre ausgereifte Form in der «Recherche» gefunden haben. Auch die mehr oder weniger ausführlichen Vorwort-Entwürfe wurden nicht aufgenommen, denn der Gedanke, alles von Proust Geschriebene deutschen Lesern auch in Übersetzungen zugänglich zu machen, lag damals noch sehr fern. Es sei daran erinnert, dass die deutsche Fassung der «Recherche» von Eva Rechel-Mertens gerade erst fünf Jahre vorher abgeschlossen worden war — damit im übrigen genau dreissig Jahre nach dem Erscheinen der letzten Bände der «Temps retrouvé» (1927), fünf Jahre nach dem Tod des Autors.

Inzwischen hat sich die Situation infolge der sukzessiven Veröffentlichung einer ganzen Reihe weiterer Proust-Übersetzungen wesentlich geändert. Eine neue grosse deutsche Proust-Ausgabe ist in Vorbereitung. Sie wird auch eine nach dem neuen Stand der Forschung revidierte Übersetzung von «Contre Sainte-Beuve» mit allen Vorwort-Entwürfen enthalten. Der folgende Text ist der Anfang des ersten «Projet de Préface»<sup>3</sup>.

Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions passées, c'est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art. Ce que l'intelligence nous rend sous le nom du passé n'est pas lui. En réalité, comme il arrive pour les âmes des trépassés dans certaines légendes populaires, chaque heure de notre vie, aussitôt morte, s'incarne et se cache en quelque objet matériel. Elle y reste captive, à jamais captive, à moins que nous ne rencontrions l'objet. A travers lui nous la reconnaissions, nous l'appelons, et elle est délivrée. L'objet où elle se cache — ou la sensation, puisque tout objet par rapport à nous est sensation —, nous pouvons très bien ne le rencontrer jamais. Et c'est ainsi qu'il y a des heures de notre vie qui ne ressusciteront jamais. C'est que cet objet est si petit, si perdu dans le monde, il y a si peu de chances pour qu'il se trouve sur notre chemin !

Il y a une maison de campagne où j'ai passé plusieurs étés de ma vie. Parfois je pensais à ces étés, mais ce n'étaient pas [eux]. Il y avait grandes chances pour qu'ils restent à jamais morts pour moi. Leur résurrection a tenu, comme toutes les résurrections, à un simple hasard. L'autre soir, étant rentré glacé, par la neige, et ne pouvant me réchauffer, comme je m'étais mis à lire dans ma chambre sous la lampe, ma vieille cuisinière me

proposa de me faire une tasse de thé, dont je ne prends jamais. Et le hasard fit qu'elle m'apporta quelques tranches de pain grillé. Je fis tremper le pain grillé dans la tasse de thé, et au moment où je mis le pain grillé dans ma bouche et où j'eus la sensation de son amollissement pénétré d'un goût de thé contre mon palais, je ressentis un trouble, des odeurs de géraniums, d'orangers, une sensation d'extraordinaire lumière, de bonheur; je restai immobile, craignant par un seul mouvement d'arrêter ce qui se passait en moi et que je ne comprenais pas, et m'attachant toujours à ce goût du pain trempé qui semblait produire tant de merveilles, quand soudain les cloisons ébranlées de ma mémoire cédèrent, et ce furent les étés que je passais dans la maison de campagne que j'ai dite qui firent irruption dans ma conscience, avec leurs matins, entraînant avec eux le défilé, la charge incessante des heures bienheureuses. Alors je me rappelai: tous les jours, quand j'étais habillé, je descendais dans la chambre de mon grand-père qui venait de s'éveiller et prenait son thé. Il y trempait une biscotte et me la donnait à manger. Et quand ces étés furent passés, la sensation de la biscotte ramollie dans le thé fut un des refuges où les heures mortes — mortes pour l'intelligence — allèrent se blottir, et où je ne les aurais sans doute jamais retrouvées, si ce soir d'hiver, rentré glacé par la neige, ma cuisinière ne m'avait proposé le breuvage auquel la résurrection était liée, en vertu d'un pacte magique que je ne savais pas. Mais aussitôt [que] j'eus goûté à la biscotte, ce fut tout un jardin, jusque-là vague et terne à mes yeux avec ses allées oubliées, qui se peignit, corbeille par corbeille, avec toutes ses fleurs, dans la petite tasse de thé, comme ces petites fleurs japonaises qui ne reprennent que dans l'eau.

Man liest diesen Text, der die Urfassung der berühmten «Madeleine»-Episode enthält, natürlich in dem Licht, das von der endgültigen Fassung der «Recherche» auf ihn fällt. Man wird dies auch bei der Übersetzung berücksichtigen müssen, ohne dabei jedoch seinen Entwurfscharakter zu verfälschen. Nur einige der sich dabei ergebenden Probleme können hier näher betrachtet werden. Zunächst ein paar der von Proust verwendeten Begriffe. In dem apodiktischen ersten Satz ist von der «intelligence» die Rede. Es wäre naheliegend, in der Übersetzung dafür einfach «Intelligenz» zu gebrauchen. Nur benutzt der Autor den Begriff in einer verengten Bedeutung, denn er stellt ihn in einen gewissen Gegensatz zu «sensation» und «impression». Es kommt hinzu, dass Proust am Ende dieses Entwurfs seine kategorische Behauptung von der Inferiorität der Intelligenz relativiert, denn da heisst es:

Et cette infériorité de l'intelligence, c'est tout de même à l'intelligence qu'il faut demander de l'établir. Car si l'intelligence ne mérite pas la couronne suprême, c'est elle seule qui est capable de la décerner. Et si elle n'a dans la hiérarchie des vertus que la seconde place, il n'y a qu'elle qui soit capable de proclamer que l'instinct doit occuper la première.<sup>4</sup>

Ausserdem wissen wir aus der «Recherche», dass Proust dort in demselben Zusammenhang von der «mémoire de l'intelligence» oder auch der «mémoire volontaire» spricht<sup>5</sup>, also nur einen Teil der Funktionen der Intelligenz meint. Prousts Absichten interpretierend — denn Übersetzen heisst immer auch Interpretieren — habe ich in dem ersten Satz «intelligence» mit «Verstand» übersetzt, um damit auch zugleich den Gegensatz zu den später gebrauchten Begriffen Empfindung, Gefühl und Instinkt zu betonen.

Für die im nächsten Satz auftauchenden «impressions» könnte man «Impressionen» sagen, wenn das Wort im Deutschen nicht vorwiegend für optische Wahrnehmungen gälte. Umfassender und für das von Proust Gemeinte zutreffender ist in diesem Falle gewiss «Eindrücke». Der Begriff «sensation», der die Gesamtheit der physiologischen Tätigkeiten benennt, durch die sie hervorgerufen wird, ist mit «Empfindung» ohne Bedeutungsverschiebungen wiederzugeben.

Bei der Beschreibung der im Zentrum dieser Passage stehenden besonderen Erfahrung, dem Wiederaufleben vergangener Stunden des Lebens mit all ihren Eindrücken und Empfindungen, verwendet Proust das Verb «ressusciter» oder das Substantiv «résurrection». In der Übersetzung ergibt sich mit Beibehaltung der Wortvariation eine kleine Bedeutungssteigerung durch den Gebrauch von «wieder aufleben» als Verb und «Auferstehung» als Substantiv, während im Original in beiden Fällen die religiöse Konnotation gegeben ist.

Einige andere Einzelheiten, die der Aufmerksamkeit des Übersetzers nicht entgehen sollten: die Formulierung «... ce n'étaient pas eux», wenn der Autor ganz bewusst an die einst auf dem Land verbrachten Sommer denkt, ist eine absichtlich an die Wendung «ce ... n'est pas lui» anklingende rhetorische Wortfolge. Auch im Deutschen sollte sie analog reproduziert werden: «... ist diese nicht» und «... es waren diese nicht».

Zwar ist «une maison de campagne» auch ein «Landhaus», doch das könnte im Deutschen falsche Vorstellungen erwecken, denn wir wissen aus der «Recherche» um was für ein Haus es sich

in Combray handelt. «Ein Haus auf dem Land» legt unsere Vorstellungen weniger fest.

Es ist eine bekannte Erfahrung, dass Übersetzungen schneller altern als die ihnen zugrunde liegenden Originale. So gebraucht Eva Rechel-Mertens in dem zeitgebundenen Bestreben, Fremdwörter in einem belletristischen Werk zu vermeiden, für «*objet matériel*»<sup>6</sup> «*stofflicher Gegenstand*». Heute wird sich niemand mehr daran stören, wenn man das ein «*materielles Objekt*» nennt.

Eine andere Schwierigkeit ergibt sich daraus, dass Proust etwas flüchtig den Satz formuliert:

... ma vieille cuisinière me proposa de me faire une tasse de thé, dont je ne prends jamais.

Übersetzt man das problematische «*dont*» mit «*den ich nie trinke*», wird die Flüchtigkeit eklatant. Auf deutsch wäre sie dem Autor auch gewiss nicht unterlaufen. Ich habe deshalb ein Wort eingefügt und übersetzt «... den ich sonst nie trinke». Damit ist die gewisse Unschärfe der Ausdrucksweise beibehalten. Proust hat die Stelle später geändert, denn in der «*Recherche*» heisst es: «*Je refusais d'abord, et, je ne sais pourquoi, me ravisai.*»<sup>7</sup>

Soweit die Beispiele. Hier die Übersetzung im Zusammenhang:

Mit jedem Tag messe ich dem Verstand weniger Bedeutung zu. Mit jedem Tag wird mir bewusster, dass der Schriftsteller nur ausserhalb von ihm etwas von unseren vergangenen Eindrücken wieder erfassen kann, das heisst zu etwas von sich selbst gelangen kann und damit zu dem einzigen Stoff der Kunst. Was uns die Intelligenz unter dem Namen Vergangenheit wiedergibt, ist nicht diese. In Wirklichkeit, so wie es in manchen volkstümlichen Sagen mit den Seelen der Verstorbenen geschieht, inkarniert und verbirgt sich jede Stunde unseres Lebens, sobald sie tot ist, in irgendeinem materiellen Objekt. Sie bleibt darin gefangen, für immer gefangen, es sei denn, wir begegnen diesem Objekt. Durch dieses hindurch erkennen wir sie wieder, rufen wir sie und wird sie befreit. Dem Objekt, in dem sie sich verbirgt — oder der Empfindung, da jedes Objekt in Beziehung zu uns eine Empfindung ist — können wir sehr wohl niemals begegnen. Es gibt deshalb Stunden unseres Lebens, die niemals wieder aufleben werden. Denn das Objekt ist so klein, so verloren in der Welt, es bestehen so wenig Aussichten, dass es sich auf unserem Weg findet. Es gibt ein Haus auf dem Land, in dem ich mehrere Sommer meines Lebens verbracht

habe. Manchmal dachte ich an diese Sommer, aber es waren nicht diese. Es bestanden grosse Aussichten, dass sie für mich auf immer tot bleiben würden. Ihre Wiederauferstehung hing wie jede Auferstehung von einem einfachen Zufall ab. Neulich abend, als ich vom Schnee durchfroren nach Hause gekommen war und mich nicht aufwärmen konnte, als ich in meinem Zimmer unter der Lampe angefangen hatte zu lesen, schlug mir meine alte Köchin vor, mir eine Tasse Tee zu machen, den ich sonst nie trinke. Und der Zufall wollte, dass sie mir ein paar Scheiben geröstetes Brot brachte. Ich liess das Brot in der Tasse Tee aufweichen, und in dem Augenblick, als ich es in den Mund steckte und an meinem Gaumen die Empfindung seiner vom Teegeschmack durchdrungenen Weichheit hatte, verspürte ich eine Verwirrung, Gerüche von Geranien, von Orangenbäumen, eine Empfindung aussergewöhnlichen Lichtes, des Glücks; ich verharrte reglos, in der Furcht durch eine einzige Bewegung das anzuhalten, was sich in mir vollzog und was ich nicht verstand, mich weiterhin auf den Geschmack des aufgeweichten Brotes konzentrierend, der solche Wunder hervorzubringen schien, als plötzlich die ins Wanken geratenen Trennwände meines Gedächtnisses nachgaben, und jene Sommer, die ich in dem besagten Haus auf dem Land verbrachte, stürmten in mein Bewusstsein mit ihren Morgenstunden, die das Vorbeiziehen, den unaufhörlichen Zustrom der glücklichen Stunden mit sich führten. Da erinnerte ich mich: jeden Tag ging ich, nachdem ich mich angekleidet hatte, in das Zimmer meines Grossvaters hinunter, der aufgewacht war und seinen Tee trank. Er tauchte einen Zwieback hinein und gab ihn mir zu essen. Und als jene Sommer vergangen waren, war die Empfindung des im Tee aufgeweichten Zwiebacks eine der Zufluchtsstätten, in die die toten Stunden — tot für den Verstand — sich einschmiegten und wo ich sie gewiss niemals wiedergefunden hätte, wenn an diesem Winterabend, als ich vom Schnee durchfroren nach Hause gekommen war, meine Köchin nicht das Getränk vorgeschlagen hätte, mit dem das Auferstehen kraft eines mir unbekannten magischen Paktes verbunden war. Doch sobald ich von dem Zwieback gegessen hatte, spiegelte sich ein ganzer bis dahin für meine Augen unbestimmter und glanzloser Garten mit seinen vergessenen Alleen, Beet auf Beet, mit all seinen Blumen in der kleinen Tasse Tee, gleich jenen kleinen japanischen Blumen, die erst im Wasser wieder erblühen.

Helmut SCHEFFEL

## ANMERKUNGEN

<sup>1</sup> Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, herausgegeben von Bernard de Fallois, Paris, Editions Gallimard, 1954.

<sup>2</sup> *Gegen Sainte-Beuve*, aus dem Französischen von Helmut Scheffel, Frankfurt/M., Suhrkamp Verlag, Bibliothek Suhrkamp, 1962.

<sup>3</sup> *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, pp. 211, 212.

<sup>4</sup> a.a.O. p. 216.

<sup>5</sup> *A la Recherche du temps perdu*, Paris, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, tome I, p. 44.

<sup>6</sup> *Auf der Suche nach der verlorenen Zeit*, aus dem Französischen Eva Rechel-Mertens, Frankfurt/M., Suhrkamp Verlag, 1954, Band I, p. 63.

<sup>7</sup> a.a.O. tome I, p. 44.

Bei der hier wiedergegebenen Übersetzung wurden Argumente der Teilnehmer eines «Ateliers» berücksichtigt, das während des «2. Kolloquiums zur literarischen Übersetzung» vom 28.-29. Oktober 1988 in Dorigny stattfand.

